



HACKATHON

«Dada, c'est l'anti-efficacité»

Par Amaelle Guiton, Envoyée spéciale à Zurich — 6 mars 2016 à 10:44



Au Cabaret Voltaire, à Zurich. Photo Amaelle Guiton

Collages, poèmes aléatoires, ondes cérébrales et lignes de code : retour sur le hackathon «Dada-Data», qui a réuni programmeurs et artistes au Cabaret Voltaire, à Zurich, pour les cent ans du mouvement artistique, en partenariat avec «Libération».

Pourquoi donc réveiller, en 2016, le fantôme des performances dada au Cabaret Voltaire à Zurich, là où tout a commencé cent ans plus tôt ? Quelle modernité de ce mouvement d'art et de révolte, d'insolence, de provocation et d'absurde, «*microbe vierge*» (écrivait le poète roumain Tristan Tzara) et «*bouffonnerie issue du néant*» (dixit le dramaturge allemand Hugo Ball), qui entendait jeter par dessus les moulins les valeurs d'une Europe ravagée par le premier conflit mondial ? Justement, «*Dada a surgi en Suisse parmi des gens qui fuyaient la guerre*, rappelle

l'Australien Kenneth McKenzie Wark, chercheur et essayiste, professeur à la New School for Social Research de New York et auteur, en 2004, d'*Un manifeste hacker. Aujourd'hui aussi, des gens fuient une guerre globale, bien plus étendue.*»

Collaboratif et réticulaire

Voilà McKenzie Wark propulsé, ce vendredi soir, maître de cérémonie d'un «hackathon» – un marathon de code informatique – point d'orgue de Dada-Data, le «cabaret numérique interactif» (dont *Libération* est partenaire) imaginé par le journaliste et webdocumentariste David Dufresne et par Anita Hugi, productrice et auteure de documentaires. Trente heures (presque) sans pause pour imaginer des «Manifestes dada» de l'âge numérique. Car la guerre, expliquent-ils, n'est pas le seul fil qui nous relie à Dada. «*C'était le premier mouvement qui ne mettait pas le génie au centre, mais qui cherchait la collaboration*», relève Anita Hugi. Horizontal, réticulaire. Bien avant Internet.

Au numéro 1 de la Spiegelgasse, ce «Grand Dada Manifesto» réunit donc quelque 80 participants – codeurs, artistes, étudiants (ceux de la Haute Ecole d'art de Zurich filment et retransmettent en direct l'événement), venus surtout de Suisse, d'Allemagne et de France, mais aussi d'Italie, de Roumanie, du Québec (avec l'atelier Akufen, qui a coréalisé Dada-Data), des Etats-Unis, d'Argentine. On croise le directeur du Centre international des archives dada de l'université de l'Iowa, Timothy Shipe ; la française Albertine Meunier, «*net artiste, artiste pas nette*» comme elle se définit, coauteure en 2014 d'un Manifeste DataDada qui, déjà, passait l'appétit de données des géants de la Silicon Valley à la moulinette de l'absurde poétique ; l'Italien Paolo Pedercini, développeur de jeux vidéo très politiques «*contre la tyrannie du divertissement*» ; ou le duo suisse W3rkhof Media Arts, qui a imaginé pour l'occasion une performance participative sur Twitter, via la création de comptes parodiques – d'Hugo Ball à Donald Trump et Steve Jobs –, intitulée«TheReal Novella».

Poésie du code

Pas question de savoir, à l'ouverture, ce qui sortira au final des murs du Cabaret Voltaire. «*Dans la vie, tout doit être du "produit fini"*», lâche McKenzie Wark. *Ici, l'objectif n'est pas d'avoir un but à l'avance.*»«*Alors que l'époque est à l'efficacité, Dada, c'est l'anti-efficacité*», résume Albertine Meunier. Mais tout de même, ça bosse. Ici, on fabrique des collages, que le mouvement zurichois pratiqua beaucoup. Là, le studio de design

interactif Fragment.in explore les possibilités du clavier prédictif de l'iPhone pour des ready-made textuels.

Avec ses comparses Julien Levesque et Bastien Didier, Albertine Meunier prépare un jouissif «Mentalist Dada Manifesto» : ce sont les ondes cérébrales captées par des électrodes qui déclenchent un choix aléatoire de phrases dans une base de données, puis leur impression sur papier. Ailleurs, hommage connecté à Marcel Duchamp, des cuvettes de WC ont été posées sur une table et équipées de webcams. Sur le plateau d'une imprimante 3D émerge, couche après couche, une «tête dada», réplique miniature d'une œuvre de Sophie Taueber-Arp.

Poésie à l'heure du code. C'est tout le paradoxe : tandis que l'écrivain et sociologue Joël Vacheron explore les processus de création via les algorithmes, Paolo Pedercini, lui, souligne à quel point la liberté consiste aujourd'hui à échapper à leur emprise – car «*Dada est un langage non traitable*». Technologie qui libère contre technologie qui assujettit, on en revient toujours là : programmer pour ne pas être programmé. Il y a toujours eu du politique chez Dada. Comment être politique aujourd'hui ? «*Qu'est-ce que l'art et la contestation peuvent faire ? Est-ce que c'est encore utile ?*», résume Dufresne.

Samedi vers 18h30, au moment du rendu des copies, il y a de tout. Des déclamations complètement low-tech et des lignes de code, un type en costume rayé, ananas à la main, qui assure que Dada est une «*libération de l'hésitation*», des images qui se brouillent ou s'entrechoquent. Frustration : ça va bien trop vite, en formats d'une poignée de minutes. On aurait bien aimé, par exemple, savoir à quoi pourrait servir le langage de programmation dada imaginé par Fragment.in, ou comment fonctionne le logiciel du duo Hospice of Laziness qui, à la question «*Pourquoi Dada ?*», répond, péremptoire : «*Dada est.*» On aurait bien voulu passer plus de temps avec un zapping aléatoire de vidéos attrapées sur Twitter, histoire de voir ce que ça raconte par effet d'accumulation. Au moins aura-t-on, le temps d'un demi-week-end, vécu un peu à l'écart du monde, sans s'en détacher. Et en se rappelant, à l'heure du rationnel, du prédictible, des traces calculées, la force subversive de la légèreté, du hasard et des pied-de-nez.